

# CÉRÉMONIE COMMÉMORATIVE

## AU

### CHATEAU DE VERSAILLES

*Le lundi 3 juin 1935*

---

Le lundi 3 juin 1935 après-midi, a eu lieu, dans le salon d'Hercule du château de Versailles, la remise du portrait de François II Rákóczi offert par la Hongrie à la France à l'occasion du deuxième centenaire de la mort du Prince.

Quatre cents invités, rangés sur les banquettes écarlates du palais, emplissaient la vaste salle où l'on accédait, afin de donner à la cérémonie toute sa solennité, par le vestibule de la Reine, orné de tapisseries et de plantes, le grand escalier de marbre, les appartements royaux et la galerie des glaces.

On remarquait la présence de MM. Gaston BRIÈRE et MAURICHEAU-BEAUPRÉ, conservateur et conservateur adjoint du château ; André LESORT, président de l'Académie de Versailles ; Louis BERTRAND, de l'Académie Française ; Henri LE SIDANER, de l'Institut ; DE VIENNE, ancien ministre de France à Budapest ; le sénateur comte CORNUDET ; le ministre d'Albanie et Mme LIBOHOVA ; le ministre de Finlande et Mme HOLMA ; Paul BOJU, ancien préfet de la Seine ; le Pasteur et Mme MERLE D'AUBIGNÉ ; Paul BOYER, administrateur de l'École Nationale des Langues Vivantes Orientales ; Jean DE SAINT-CHAMANT ; Jean THARAUD ; de la comtesse DE LORGERIL, descendante du maréchal de Bercsényi ; de Mme Marcelle TINAYRE ; de la marquise DE CHABRILLAN ; de Mme LECOMTE DU NOÛY ; de la comtesse DE LA ROCHEFOUCAULD, et de maintes autres personnalités dont la liste emplirait les pages de cette revue.

Au premier rang, dans les hauts fauteuils d'honneur du mobilier de Louis XIV, M. Georges HUISMAN, directeur général des Beaux-Arts, le comte KHUEN-HÉDERVÁRY, ministre de Hongrie, M. HENRY-HAYE, maire de Versailles et Mgr RICHAUD, évêque-coadjuteur de Versailles, entouraient la comtesse KHUEN-HÉDERVÁRY.

Sur une vaste estrade dressée devant la monumentale cheminée de marbre surmontée du portrait équestre de Louis XIV, la copie du fameux portrait d'Adám Mátyóki, entourée d'un

cadre de l'époque, avait été placée sur un chevalet orné de palmes nouées de rubans aux couleurs de Hongrie et de France.

Le comte Khuen-Héderváry prit d'abord la parole et prononça l'allocution suivante :

MONSIEUR LE DIRECTEUR GÉNÉRAL DES BEAUX-ARTS,  
MESDAMES,  
MESSIEURS,

Il y a deux cents ans, le 8 avril 1735, mourait en exil, dans une petite ville turque, au bord de la mer de Marmara, François II Rákóczi, prince de Hongrie et de Transylvanie, allié de Louis XIV.

Suivant sa volonté suprême, ses restes mortels furent confiés aux Lazaristes français de Constantinople, et son cœur, enfermé dans une urne d'or, fut transporté aux Camaldules de Grosbois, près de Paris, pour être enterré dans le cimetière des Moines, et reposer ainsi en terre française. Le pays qu'il avait aimé dès sa plus tendre jeunesse, qu'il avait voulu servir en combattant pour sa Patrie et où il avait été si affectueusement accueilli dans son exil, se trouvait ainsi lié, même dans la mort, à son héroïque destinée.

Il avait à peine vingt-quatre ans quand les Hongrois, dressés contre l'oppression de la Maison d'Autriche, lui offrirent de devenir leur chef pour organiser la résistance et délivrer leur pays.

Tout le destinait à ce rôle glorieux : ses ancêtres avaient versé leur sang au cours de luttes séculaires pour l'indépendance ; son grand-père, Georges II Rákóczi, avait trouvé la mort à la suite de blessures reçues dans une bataille contre les Impériaux ; son grand-père maternel, le comte Pierre Zrinyi, avait été décapité par eux pour conjuration.

Mais, pour assurer le succès de l'insurrection, il fallait à la Hongrie l'alliance d'un grand pays. Rákóczi, instinctivement, regarda du côté de la France à laquelle le rattachaient tant de liens : la tradition séculaire de sa patrie, les alliances de ses ancêtres avec les rois de France, l'amitié de Louis XIV pour ses grands-parents et pour Eméric Thököly, son père adoptif, ses sympathies personnelles enfin.

De son côté, la France n'était-elle pas intéressée — comme cela s'était produit tant de fois au cours du Moyen Age — à défendre l'indépendance de la Hongrie dans le bassin qu'entourent les Carpathes, seule garantie d'un équilibre européen et d'une paix efficace ?

De Pologne où il s'était réfugié avec son ami, le comte Nicolas Bercsényi (celui-là même qui devait créer plus tard en France, sur le modèle de la cavalerie hongroise, ces régiments de hussards qui comptent encore parmi les plus beaux corps de l'armée française), Rákóczi entra en relations avec l'ambassadeur de France à Varsovie, et avec un patriotisme tenace, travailla pendant deux ans à intéresser Louis XIV à la cause hongroise.

A vrai dire, le roi vieillissant, durement frappé dans ses affections les plus chères, incertain de savoir jusqu'où il pouvait engager les ressources de la France, hésita d'abord à renouer les anciennes relations et à reprendre le grand projet que ses ancêtres lui avaient légué. Mais bientôt la guerre de Succession d'Espagne, en opposant une fois de plus la France aux Habsbourg, lui fit comprendre toute l'utilité d'une insurrection hongroise, capable de diviser et de retenir une partie importante des forces germaniques qui pesaient sur le Rhin.

En 1703, enfin, Rákóczi rentra dans sa patrie et donna le signal du soulèvement pour Dieu et la Liberté, *Pro Deo et Libertate*.

Pendant huit ans, à la tête d'une armée nationale qu'il forma lui-même et dans laquelle combattaient côte à côte grands seigneurs et paysans, il put tenir l'Empereur en échec, et rétablir les droits constitutionnels du pays. On vit aussi des Français combattre dans son armée (1.200 soldats, une centaine d'officiers envoyés par Louis XIV), et les Gazettes de la Cour et de la ville relatèrent leurs exploits communs, sur lesquels insistèrent aussi tant d'historiens de l'époque. Car Rákóczi était devenu par la force même des choses et par l'amitié qu'il avait vouée à la France et que la France lui rendait, un important facteur psychologique dans la politique internationale.

Toute cette épopée devait se terminer en 1711 ; un nouvel Empereur venait de monter sur le trône de Vienne ; les Hongrois étaient épuisés ; la France, appauvrie, ébran-

lée dans ses forces par la coalition, préférait une paix immédiate à une solution définitive.

Se sacrifiant une fois de plus pour sa patrie où sa présence pouvait désormais constituer un obstacle aux négociations, Rákóczi, renonçant à tout plutôt que d'abandonner la cause de l'indépendance hongroise, quitta la Hongrie qu'il ne devait plus revoir.

« Un cœur moins magnanime — écrivait alors un chroniqueur français — aurait choisi une existence commode et sans souci, mais il préféra la gloire et l'avenir de son pays » ; et, acceptant toutes les misères de l'exil, il vint chercher asile en Pologne, puis en France.

Le Congrès d'Utrecht allait s'ouvrir, et Rákóczi, soucieux d'y voir défendre les grands intérêts de sa patrie, ne cherchait plus qu'à rappeler au grand roi, toute la grandeur de leurs communes aspirations.

Il vécut d'abord à la Cour, près du roi qui, reconnaissant des services passés, l'avait en grande estime et lui témoignait en toute circonstance son affection.

Puis, quand Louis XIV mourut, le 2 septembre 1715, il se retira au couvent des Camaldules de Grosbois. Là, dans ce modeste ermitage qu'il avait un jour découvert au hasard d'une promenade, il vécut dans la prière et la simplicité, écrivant ses *Confessions*, à l'exemple de saint Augustin, ne voyant de loin en loin que de rares intimes, édifiant par sa piété ceux qui le visitaient.

Deux ans passèrent. Mais, dans sa retraite, Rákóczi n'avait pas cessé de s'intéresser à la politique européenne. Aussi, quand il apprit, en 1717, qu'une nouvelle guerre venait d'éclater entre la Turquie et l'Autriche, décida-t-il aussitôt d'entrer dans la lutte. Il quitta son calme monastère et se mit en route pour Constantinople. Mais, une fois de plus, le destin se tourna contre lui : la défaite de la Porte ruina ses espérances.

Dès lors, résigné aux décrets de la Providence, mais gardant en son cœur l'amour passionné de la patrie perdue, il vécut sur les rives de la mer de Marmara, parmi quelques compagnons fidèles, les dix-sept dernières années de sa vie. Il s'éteignit en 1735, le jour du Vendredi-Saint, et, puisqu'il ne pouvait être inhumé dans la patrie qui l'avait exilé, il voulut du moins que son cœur qui avait battu pour Dieu

et pour la liberté, reposât dans la France accueillante qui avait toujours été associée à ses rêves et à sa vie. Un jour peut-être — et c'est notre vœu le plus cher — un modeste monument rappellera cet émouvant souvenir.

La Hongrie qui, par delà des heures plus tristes, garde la mémoire des luttes soutenues en commun, a souhaité que fut évoquée, dans le palais même de Louis XIV, cette belle et noble figure.

Et c'est pourquoi je vous prie, Monsieur le Directeur général des Beaux-Arts, d'accepter pour le Musée de Versailles, ce portrait de François II Rákóczi, prince de Hongrie et de Transylvanie, allié de Louis XIV, ami fidèle de la France.

Se levant à son tour, M. Georges Huisman répondit en ces termes :

#### MONSIEUR LE MINISTRE,

Je vous remercie, au nom de la direction générale des Beaux-Arts, du don généreux que la Hongrie vient de faire par vos mains.

Si votre pays a désiré que le portrait de François II Rákóczi fût conservé au Musée de Versailles, si nous sommes réunis aujourd'hui dans ce château, ce n'est pas par un simple hasard. C'est parce que c'est à Versailles, à la Cour de Louis XIV, que Rákóczi passa la plus grande partie de son séjour en France, si nous en exceptons, bien entendu, le temps de sa retraite aux Camaldules.

Le Prince était arrivé depuis quelques jours à Paris quand il eut, à Versailles, en janvier 1713, sa première audience royale. Par un petit escalier aujourd'hui disparu, il fut conduit dans le cabinet du Roi, qui le reçut avec une grande bienveillance. Puis il fut présenté aux Princes et Princesses du sang. Désormais, il était de la Cour.

Il y acquit très vite une place éminente. Il arrivait auréolé de gloire, héros vivant d'une légende. Dix ans durant, son nom, en qui la France accablée par la guerre de Succession avait mis tant d'espairs, son nom avait rempli les gazettes.

Dans cette Cour où s'affrontaient tant de prérogatives

jalouses et tant de susceptibilités, il eut l'habileté de ne prétendre à rien. Ne pouvant être traité officiellement comme prince souverain, il prit le titre de comte de Saros, du nom d'une de ses terres, et on lui sut gré de ce geste plein de tact et de dignité. Sa parenté avec la marquise de Dangeau, en lui assurant l'amitié du célèbre chroniqueur, l'aida aussi puissamment à gagner celle des autres courtisans.

Les mémoires du temps s'accordent à reconnaître en quelle estime chacun tenait le prince exilé. Sa belle pres-tance, sa majesté, sa simplicité, sa piété sont autant de matières à éloges.

C'est Saint-Simon, pourtant peu indulgent à l'ordinaire, qui écrit : « Rákóczi était d'une très haute taille, sans rien de trop, bien fourni sans être gros, très proportionné et fort bien fait, l'air fort robuste et très noble jusqu'à être imposant, sans rien de rude. C'était un homme sage, modeste, mesuré ; d'une grande politesse, mais assez distinguée selon les personnes ; d'une grande aisance avec tout le monde, et, en même temps, ce qui est rare ensemble, avec beaucoup de dignité sans nulle chose dans ses manières qui sentit glorieux. Il ne parlait pas beaucoup, fournissait pourtant à la conversation, et rendait très bien ce qu'il avait vu sans jamais parler de soi. Un fort honnête homme, droit, vrai, extrêmement brave, fort craignant Dieu sans le montrer, sans le cacher aussi, avec beaucoup de simplicité. En secret, il donnait beaucoup aux pauvres... » — C'est la Princesse Palatine, la bonne Liselotte, qui se prend de vive amitié pour lui, ne l'appelle dans ses lettres que *unser guller Fürst* et admire que son caractère reste égal et parfois gai, alors qu'elle le sait en proie à tant de douleurs intérieures.

Et Mme de Maintenon écrit à son amie la Princesse des Ursins, « Jamais étranger en France n'a mieux réussi que celui-là ; on l'aime, on le recherche, on l'estime ; il n'embarrasse jamais et n'est jamais embarrassé ; il a du goût pour tout, de la sagesse, de la pitié ; il est simple sans aucune affectation. »

Et quand, pendant une chasse, le Prince fait une grave chute de cheval et reste longtemps évanoui, la Cour entière s'inquiète de l'accident.

Rákóczi, d'ailleurs, se plaît à la Cour, non qu'il oublie

ses compagnons d'infortune restés en Pologne dans la pauvreté, mais il goûte ce calme après la tempête, ce repos après dix années de dures campagnes.

C'est à Versailles qu'il passe la semaine sainte de 1713, et dans cette chapelle royale dont quelques mètres seulement nous séparent, la dévotion pure et solide de la Cour, écrit-il, l'édifie beaucoup. En mai, après quelques jours à Marly où il a suivi Louis XIV il assiste sur la place d'Armes à la revue de cavalerie de la Maison du Roi ; et comme le monarque lui demande si le spectacle lui plaît, il répond avec grâce que : les différentes beautés de ses troupes ressemblent à celles de ses maisons, rien n'étant plus beau que Versailles, ni plus agréable que Marly.

Ce séjour à Versailles, ainsi que Votre Excellence vient de le rappeler, prit fin à la mort du grand roi, et Rákóczi, retiré dans la solitude de Grosbois, ne revint plus à la Cour qu'à de rares occasions.

Le souvenir du Prince, nous venons de le voir, reste étroitement lié à Versailles. Mais, par le rôle considérable qu'il joua dans la politique européenne de son temps, par l'aide qu'il apporta à nos armes, François II Rákóczi appartient aussi à l'Histoire de France.

Dans ce Musée où se pressent tant de figures glorieuses, une place était due à celui qui, selon le mot d'un historien d'aujourd'hui : « Combattit l'aigle et le lion, et défendit le lys. »

Alors commença un concert de musique ancienne, tant hongroise que française, choisie avec soin parmi les œuvres de compositeurs contemporains de François II Rákóczi, et dont voici le programme :

### Divertissement Musical

1. Sonate à trois en *si* mineur, de J.-B. Lœillet (1653-1728).  
Prélude du 2<sup>e</sup> Concert Royal et Forlane en rondeau du  
4<sup>e</sup> Concert Royal, de François Couperin *le Grand*  
(1668-1733).

*Piano* : Mlle Annette HAAS.

*Violon* : Mlle Jacqueline SALOMON.

*Violoncelle* : M. Jean PILLIAS.

2. *Airs français du XVII<sup>e</sup> siècle*, chantés par Mme Yvonne BROTHIER, de l'Opéra-Comique.
3. *Airs kuruc* (kouroutz), exécutés au *cymbalum* par M. Aladár RÁCZ.
4. Cinka Panna. *Violon* : Mlle Renée de SAUSSINE. *Cymbalum* : M. Aladár RÁCZ.
5. *Chants kuruc* de l'époque de Rákóczi, chantés *a capella*.
  - a) Te vagy a legény...
  - b) Csinom Palkó...
  - c) Zöld erdő harmatát...

*Ténors* : MM. Imre de KOULIFAY, PAVLENKO, László PÖDÖR, Kálmán VAMOS et Albert VARGA.  
*Barytons* : MM. Georges GAY, Péter MOD, Károly SCHANDL et VOITCHENKO.  
*Basses* : MM. GRIGOROVITCH et Lajos KÖVES.
6. *Plainte de Rákóczi*, exécutée au *lárogaló* par M. István BÁTHORY. Au *piano*, M. Endre ROEDIGER.
7. *Airs anciens hongrois*.
  - a) Szól a kakas már... (XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> s.).  
*Baryton* : M. VOITCHENKO.
  - b) Hej páva páva... (XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> s.).  
*Basse* : M. GRIGOROVITCH.
  - c) Zöld erdőben... (XVIII<sup>e</sup> s.).  
*Ténor* : M. PAVLENKO.
  - d) Most jöttem Erdélyből... (XVII<sup>e</sup> s.).  
*Baryton* : M. Georges GAY.  
 Au *piano* : M. Endre ROEDIGER.
8. *Quinzième rhapsodie hongroise* (Marche de Rákóczi) de Liszt, exécutée au *piano* par M. KILÉNYI.
9. *Chants kuruc* de l'époque de Rákóczi, chantés *a capella*.
  - a) Rákóczi kesergője.
  - b) Hej Rákóczi Bercsényi...
10. *Airs kuruc* et *Marche de Rákóczi*, exécutés au *cymbalum* par M. Aladár RÁCZ.



Si les lambris du salon d'Hercule ne durent pas entendre sans étonnement les chants *kuruc*, aux harmonies amples et poignantes, ou l'admirable chevauchée de Liszt magistralement exécutée par Kilényi, retentir sous le plafond peint par Lemoine, les harmonies du trio de Lœillet et les airs anciens aux grâces délicates chantés par Yvonne Brothier firent revivre pour un moment le temps où le Roi-Soleil faisait danser dans ce salon les bals de Sa Cour.

Le concert terminé, les invités parcoururent, sous la direction des conservateurs du château, les appartements privés de Louis XIV et de Louis XV, la chambre où mourut le grand Roi, le salon de l'Œil de Bœuf où Rákóczi attendit bien des fois l'instant de pénétrer auprès de lui ; puis les appartements de Mme de Maintenon où, déjà, le portrait du Prince avait pris parmi les gloires du grand siècle la place qu'il occupera désormais.

Les invités se retrouvèrent dans la Galerie Basse, où une collation leur fut servie, puis passèrent de plain-pied sur l'immense terrasse du château d'où, sur un signal donné, et par une faveur éminemment exceptionnelle due à M. le directeur général des Beaux-Arts, ils virent s'élever et jouer pendant un long moment les célèbres « grandes eaux » : spectacle magnifique des jets d'eau jaillissant, depuis le bassin de Neptune jusqu'au fin fond du grand canal, sous un ciel d'un bleu limpide ; couronnement royal d'une grande cérémonie.

Tous les grands journaux de la presse parisienne ont publié des comptes rendus de cette cérémonie. Citons : *Le Temps*, *Le Jour*, *Le Quotidien*, *La République*, *Le Figaro*, *L'Œuvre*, *L'Echo de Paris*, *L'Intransigeant*, *Le Petit Parisien*, *Excelsior*, *Le Petit Journal*, enfin, et plus particulièrement, *Le Journal des Débats*, *Vendémiaire*, *Le Ménestrel* et *La Revue Hebdomadaire* qui ont consacré à la mémoire de François II Rákóczi d'importantes études.

---